

Chapitre 13

L'attaque de l'Antonia

« Est-ce la fin Simon ? ou avons-nous encore de l'espoir ? Qu'est-ce que tu as trouvé dans les Ecritures ? »

En se rendant sur le Moria pour combattre, Simon était tombé en chemin sur le Pharisien Judas, son vieux camarade de Habûrah dont il avait le souvenir d'un homme craintif et changeant facilement d'opinion.

A ce moment là, il y avait un va et vient d'une masse de combattants. Les uns descendaient rompus de fatigue, la tunique sale de fumée et très souvent tachée de sang pour prendre un peu de repos. Mais d'autres, seuls ou en groupes, montaient prendre la relève.

Avant de répondre à son ami, le rabbi regarda alentour. Il vit des visages sérieux, tendus, des yeux fébriles et attentifs mais il ne remarqua aucun signe de désespoir.

« Oui, Judas ! Tant que le Temple est debout, tout notre espoir reste debout...Tu te souviens d'Isaïe ? : Son épée les réduit en poussière et son arc en balle de graine éparpillée ».

« Oui, je le sais. Je le sais moi aussi... » soupira Judas, « Mais... » il changea alors brusquement, en admirant du coin de l'œil un jeune qui montait hardiment au combat, la lance à l'épaule et il se reprit : « Mais non ! Tu as raison. C'est pour ça que je viens moi aussi sur les murs. Nous devons les vaincre. Nous devons témoigner. C'est seulement ainsi que le Béni nous sauvera ».

« Et il nous sauvera si le Temple n'est pas souillé ».

C'est ce que dit Simon avec une tranquille assurance, pour encourager son ami pharisien, mais en lui-même il sentait que les doutes allaient en augmentant depuis qu'il était rentré à Jérusalem. Aussitôt, il eut honte de ces tristes pensées en voyant autour de lui tous ces jeunes confiants et déterminés et il pressa le pas.

Ils montaient ensemble peu après l'escalier qui allait à la cour extérieure du temple. Sur les marches gisaient de nombreux blessés, qui à la renverse, qui le dos appuyé au marbre. Peu d'entre eux se plaignaient ; presque tous avaient sur le visage une expression de mécontentement rageur d'avoir dû se retirer de la lutte. Des vieillards et des femmes les assistaient, les yeux pleins de pitié

Pour atteindre le sommet, ils durent passer par-dessus les cadavres de deux combattants. On les avait abandonnés là, dépouillés de leurs armes, et rangés

avec un certain soin parce qu'on n'avait pas encore eu le temps de les déplacer vu l'urgence de la bataille ou parce qu'aucun de leurs parents n'était resté en vie pour venir les emporter.

« Quand je pense que Jérusalem... » explosa Judas à la vue de ce sang et de cette souffrance, « ... a été pendant des siècles une ville célèbre et respectée de tous ! Et les kittim veulent la détruire. Maudits soient-ils ! »

« Ils n'y arriveront pas, Judas ! »

« Et le Temple avec son trésor, un des plus sacrés et des plus riches au monde... » poursuivit l'autre, à qui l'indignation semblait avoir redonné courage, « Il faut le sauver ! Pour le futur d'Israël ! »

Alors que, perplexe, il le regardait s'éloigner en agitant son épée, Simon se laissa envahir par la colère : « Mais à quoi va-t-il penser maintenant celui-là ! Au trésor du Temple ! »

On sait bien que Judas avait toujours trafiqué de l'argent avec son père, vu le métier qu'ils faisaient, mais réduire les objectifs de leur lutte à si peu de choses ! et peut-être qu'il n'était pas le seul là au milieu. Pour beaucoup de gens à Jérusalem il ne s'agissait probablement que de défendre de la rapacité des romains leurs aises et le pouvoir auxquels ils étaient habitués. Comme il avait raison Ismaël ! De ce maudit trésor si bien géré par la noblesse sacerdotale, un ruisseau d'or continu avait toujours coulé jusqu'aux mains des plus malins, immédiatement utilisé pour des prêts ou des achats de terres. Et c'étaient toutes les offrandes de bons et de simples israélites ! Mais pour eux, pour les am-a-harez du pays, il n'y avait jamais rien eu. Lui vinrent à l'esprit les longues discussions avec ses compagnons dans la grotte sur les montagnes. Combien de fois avaient-ils parlé de la charité, de la justice, du retour à la vie simple que leurs pères pratiquaient autrefois dans le désert ! Quel Israël futur avaient-ils rêvé !

Il se fit tout de suite des reproches. La très grande majorité de ceux qui étaient en train de mourir en ce moment sur les murs avait sûrement les mêmes idées que lui. Il fallait garder cette certitude s'il voulait continuer à se battre.

En levant les yeux, il aperçut Jonathan. Ses yeux étaient encore plus perdus dans ses perpétuels rêves prophétiques et il levait la tête vers le ciel comme s'il essayait d'y saisir une présence invisible. A côté de lui il y avait Zacharie qui tenait dans sa main avec fermeté et grand orgueil, une lance, la pointe ensanglantée. Un peu à part, l'air d'attendre, il vit Hananias qui était arrivé dans la ville assiégée avant eux. Le reste du groupe, qui sait où ils étaient. Probablement dans la ville haute au milieu des hommes de Simon ben Giosa.

« Quelle est la situation, Jonathan ? »

Presque à contre cœur, le vieil homme abaissa son regard sur le rabbi et d'une voix forte et inspirée il récita : « Ainsi parle le Seigneur des phalanges : Encore un peu de temps et je secouerai le ciel et la terre »

« Oui, Aggée » acquiesça Simon. « Mais sur les murs ? »

A la place de Jonathan tout excité, Jacques répondit : « Nous allons brûler les tours que les romains ont dressé contre l'Antonia ».

« Et attaquer le terre plein qu'ils ont construit ici en face... »

Hanania intervint : « Un des premiers à sauter dessus, ce sera moi ». Sur son visage une férocité exaspérée et inconsidérée avait remplacé son air décidé et réfléchi d'autrefois.

« Prudence, Hanania, prudence...? le tança le rabbi de son ton de commandement habituel. « Nous aurons encore besoin de toi après ».

« C'est bon si je n'en tue que cinq ? » ricana le sicaire et un rire sarcastique découvrit ses dents.

Simon secoua la tête : « Ne t'expose pas tout seul. Bats-toi avec les autres ».

Alors que Zacharie et Jacques qui avaient pris leurs armes et attendaient que le rabbi se mette à leur tête pour monter aux murs, Jonathan le tira à l'écart et approcha sa bouche de son oreille.

« Simon, Simon. J'ai un pressentiment, D'ici deux semaines le temple s'écroulera. J'ai eu une vision : une phalange d'anges qui pleuraient sur le Temple en flammes. Et les israélites transformés en brebis aveugles, dispersés à travers toutes les terres ».

« Jonathan, il faut se battre, ne pas se laisser aller au découragement ». Ce n'est pas du découragement que je ressens ! Maintenant je vais monter sur les murs avec toi pour combattre. Et je me battrai si nécessaire jusqu'à la mort. Mais c'est de l'amertume ! Comment veux-tu que le Béni sauve Jérusalem ? Une ville impure désormais. On a construit comme les païens des hippodromes et un théâtre. Un gymnase comme à Césarée ! Tout le monde parle grec. Quelle honte ! »

« Mais Jonathan, regarde toute cette jeunesse qui est entrain de se battre. Veux-tu leur enlever tout espoir ? Il faut continuer à croire que l'Unique au moment suprême interviendra. Viens, partons ». Et avec gentillesse, il le prit par le bras et l'entraîna en avant.

« Je viens, Simon, Je viens... » Il baissa encore davantage la voix. « Mais rappelle-toi ce que je t'ai déjà confié. Si la catastrophe doit s'accomplir, si le Temple doit s'écrouler sur ses fondations, il y a un groupe de prophètes qui nous attend. Si nous nous sauvons, tu viendras avec moi. Nous attendrons ensemble les derniers temps. Et le messie. Sa venue est certaine. Promets-le moi ».

« Je te le promets. Mais maintenant partons ».

Par la porte Dorée ils entrèrent dans la Cour des Gentils, la première et la plus vaste des trois cours qui entouraient le Temple. Elle était pleine de gens. Il y avait des familles entières – pères, mères et enfants – assis en groupes sous les portiques ou debout sur l'immense parvis dallé. Au moment où le Temple, qui pendant des siècles avait représenté le lieu où l'Unique écoutait son peuple, était menacé de profanation, il semblait que le peuple entier de Jérusalem soit accouru pour le défendre ou chercher sa protection.

Par contre, les changeurs d'argent n'étaient plus là. Ni les vendeurs d'animaux pour le sacrifice. Les hommes, même les plus âgés portaient des armes : qui une lance, qui une épée ; quelques-uns portaient sur eux une hachette enfilée dans la ceinture. Beaucoup, les bras levés en haut et le corps penché en avant priaient. Presque tous les visages, même ceux des plus petits aux mains de leurs mères étaient tournés vers l'édifice sacré. Il y avait aussi ceux qui – et ils n'étaient pas rares - le visage levé, scrutaient le ciel comme pour en saisir un signe de la venue des anges à leur secours. Nombre de jeunes descendaient en courant depuis les murs, les tuniques maculées de sang ou déchirées par les coups reçus lors des corps à corps et couraient raconter à leurs mères ou à leurs femmes les exploits auxquels ils avaient participé, les ennemis abattus, l'héroïsme de leurs camarades. Les fils et les plus jeunes frères les suivaient, tandis qu'ils s'éloignaient, les yeux écarquillés d'admiration.

Tous leurs visages étaient marqués par la faim. Mais une sorte d'exaltation collective où se mêlaient la terreur de l'imminence d'un danger terrible et l'attente d'un événement miraculeux, transfigurait toutes leurs expressions et leurs gestes et rendait leurs propos, souvent prononcés d'une voix rauque, plus sobres et plus essentiels. On tendait l'oreille pour essayer de deviner la signification des bruits de la bataille, qui tantôt augmentaient, tantôt s'atténuaient et s'ils étaient favorables ou funestes. On s'interrogeait des yeux, on s'encourageait l'un l'autre. Parmi la foule rodaient des personnages, l'air inspiré. Les mains levées au ciel, les cheveux longs et défaits, les yeux grand ouverts, d'une voix très forte en psalmodiant, ils invitaient la foule à prier, à se repentir, à mettre toute leur confiance dans le Béni.

Compacte était aussi la foule quinze marches plus haut où s'étendait sur toute sa largeur la Cour des Israélites. Mais trois escaliers plus haut, après la balustrade de marbre qui l'entourait tout entier et le séparait des cours inférieures, dans l'Atrium des Prêtres, où les simples israélites n'avaient pas accès, quelques lévites seulement s'activaient autour du bassin des ablutions et de l'autel des sacrifices. Sur l'autel, il n'y avait aucune victime et le feu était éteint. Seules, de l'autel des parfums, de légères spirales de fumée s'élevaient d'un petit tas d'encens, d'onyx et de storax qu'on y avait déposé pour les brûler.

Et au-dessus de la tête de tout le monde – les prêtres, les combattants, les gens de Jérusalem – se dressait le Temple, silencieux et sacré, où, à l'intérieur, soustrait aux yeux indiscrets par un voile de lin brodé et tissé d'or, se trouvait le Saint des Saints, la salle vide dans la pénombre aux parois d'or où une fois par an, le Jour de l'Expiation, le Grand Prêtre s'inclinait devant la présence de l'Unique.

Même ce matin là la façade du Temple recouverte de feuilles d'or, les flèches d'or du toit, la vigne d'or suspendue sur la porte, qui grandissait sans cesse grâce aux grappes offertes en don, resplendissaient au soleil, bien que de temps en temps quelques nuages de fumée passent au-dessus et s'accrochent aux flèches.

Incessant, effrayant, mélangé de cris, de terribles coups sourds, de cliquetis d'armes arrivait partout et dominait tout, le fracas de la bataille. On se battait maintenant autour de l'Antonia, la tour massive qu'avait fait construire Hérode qui, du côté nord surplombait le Temple. C'était la plus puissante des forteresses érigées pour défendre la ville. Les romains y avaient installé une garnison haïe et contrôlé pendant des années de là-haut ce qui se passait dans les cours, prêts à intervenir brutalement s'ils avaient seulement le soupçon que les foules accourues pour les fêtes rituelles puissent constituer un danger. Dans une de ses salles, ils avaient obstinément gardé pendant des décennies les parements sacrés du Grand Prêtre qui, pour les hébreux avaient un pouvoir thaumaturge, les restituant pour un jour seulement en de rares occasions et en les reprenant tout de suite après. Sa conquête de la part de Simon ben Giosa avait été une des plus belles victoires des insurgés.

Simon et les siens montèrent jusqu'à l'étage le plus élevé de l'Antonia, et allèrent occuper derrière les escarpes, le poste qu'on leur avait assigné lors de ces dernières journées de fièvre. Tout alentour les soldats de Jean étaient occupés depuis l'aube, à bout de forces, à repousser les attaques. Les kittim, bien que de l'Antonia pleuvent sur leur tête une multitude de flèches, de cailloux, de traits à la pointe en feu, avaient réussi à approcher de la forteresse quatre tours. Depuis les tours et le terre plein, que à grand peine et au prix de nombre de morts, on avait érigé jusque à la hauteur presque de la terrasse qui terminait la tour cyclopéenne, depuis les hélépoles avec de petites arbalètes ils couvraient les défenseurs de pierres et de grosses flèches tirées avec une fréquence obsédante. Les grandes catapultes, en rangs serrés juste au-delà de la palissade, avec des sifflements déchirants lançaient leurs grosses masses contre les murs. En les éloignant et en les approchant sur leurs grosses roues, en orientant différemment leur angle de jet, les romains s'efforçaient non seulement de frapper les judéens mais aussi de démolir leurs machines de guerre, les abris et les meurtrières derrière lesquels les défenseurs essayaient de rendre coup pour coup. Mais c'était une entreprise presque désespérée.

Tout en se protégeant avec leur bouclier et derrière des peaux mouillées avec de l'eau, tout en essayant de profiter des intervalles de plus en plus rares entre un coup et un autre pour se pencher et lancer leurs projectiles, sur le pavement de la plateforme supérieure et derrière les meurtrières des étages inférieurs gisaient maintenant en tas, les agonisants, les estropiés, les blessés. Il y avait ceux qui, leurs vêtements en feu, se roulaient sur les dalles tachées de sang dans tous les coins pour essayer d'éteindre les flammes qui les brûlaient. On jetait souvent les cadavres des morts en bas des murs pour dégager la place aux défenseurs.

Du terre plein les légionnaires lançaient sans arrêt vers la terrasse des échelles et des passerelles ou tentaient de les appuyer sur les parapets des meurtrières avec l'intention de pénétrer à l'intérieur de la forteresse et de se battre au corps à corps. Les judéens, au risque de leur vie, se penchaient pour les repousser de

leurs mains et les faire tomber en même temps que les combattants. Souvent ils s'élançaient eux-mêmes sur ces ponts branlants pour affronter les ennemis et ils tombaient en dessous en même temps qu'eux. Du haut des tours construites avec de robustes poutres de bois protégées par des plaques de fer, pour qu'elles ne puissent pas être incendiées, les mercenaires arabes lançaient sans cesse des flèches sur les défenseurs, visant avec précision les parties non protégées par la cuirasse. Le but était de les empêcher de faire obstacle au travail du gigantesque bélier avec lequel ils frappaient la base du mur, avec l'idée de faire s'écrouler la tour toute entière. Le corps du bélier était constitué du tronc d'un gros cèdre ; l'extrémité qui frappait était en fer et on lui avait donné la forme de la tête d'un bélier ; les soldats qui le dirigeaient sur un long rang et le portaient en courant frapper surtout les connexions entre les grosses pierres de la base, étaient protégés par une série de boucliers soudés l'un à l'autre.

Les judéens, à leur tour, s'efforçaient de freiner l'élan des soldats romains, en versant de l'huile bouillante sur les boucliers protecteurs. Mais dès qu'un romain tombait, un autre était prêt à le remplacer. Et le sombre grondement du bélier n'arrêtait pas un instant. Cependant les pierres étaient si grosses et si bien équerrées, les connexions entre elles si parfaites qu'après des heures de ce travail furibond seulement deux des blocs de pierre des fondations s'étaient brisés.

Profitant d'un bref moment de pause, dû à la fatigue des assiégeants et à l'épuisement momentané de matériel de jet, Simon avança avec précaution la tête entre deux escarpes pour se rendre compte de la situation. Ce qu'il vit le remplit d'un découragement qu'il s'efforça de chasser immédiatement, et d'une colère, qui au contraire plus il regardait plus elle augmentait en lui.

Presque toutes les cinq légions sur lesquelles Titus pouvait compter (il ne manquait que les quelques centuries qui gardaient la palissade qui entourait la ville de tous côtés), les détachements des auxiliaires et les troupes de mercenaires étaient alignés sur le côté nord de Jérusalem. Les tentes de leur campement se déployaient en ordre entre les hauteurs du Gareb et le Mont des Oliviers et semblaient occuper tout l'horizon. En rang, soigneusement aligné par cohortes et par centuries, le gros de l'armée romaine avait l'air d'attendre immobile sous le soleil que le bélier, les hélépoles, les catapultes aient terminé leur travail pour déclencher l'attaque. Derrière leur déploiement, partout où le regard de Simon pouvait arriver, on apercevait un incessant va-et-vient de chariots et de bêtes de somme qui apportaient du ravitaillement en vivres et en matériel de guerre aux troupes.

Entre les légions et les murs il n'y avait que trois cents pas, juste ce qu'il fallait pour que les lances des judéens ne les atteignent pas. Dans cet espace, où agissaient les machines de guerre protégées par une multitude d'auxiliaires (car les commandants des kittim préféraient confier cette tâche extrêmement dangereuse à ceux qui dans leur armée ne jouissaient pas de la pleine

citoyenneté romaine) et où entre les quatre tours et les judéens se déroulait un échange incessant de coups, étaient en train d'advenir de terribles événements.

Des endroits les moins surveillés des murs, durant la nuit, une centaine d'habitants s'étaient laissés glisser en bas, poussés par la faim ou le désespoir, ou pour désertter ou pour rechercher en vain quelques herbes ou quelques fruits qui auraient échappés à la destruction systématique des jardins pratiquée par les assiégeants. Ils avaient tous été capturés. Les troupes de mercenaires syriens et arabes qui sillonnaient ce bout de terrain n'en avaient pas laissé s'échapper un seul. Ils étaient en train, en ce moment, d'en crucifier une dizaine au milieu d'effroyables hurlements de douleur. D'autres déjà pendaient agonisants sur le bois. Et on avait dressé les croix bien en vue des murs pour inspirer terreur et désespoir aux assiégés. Mais, plus horrible, beaucoup de ces désespérés gisaient morts à terre, le ventre lacéré et les entrailles éparpillées par terre. Le bruit avait couru que les déserteurs, avant de fuir, avalaient des pièces d'or. Les arabes et les syriens les éventraient à la recherche, la plupart du temps décevante, de ces petits trésors.

Mais le spectacle qui indigna le plus Simon fut celui de quatre jeune hébreux portant l'habit sacerdotal qui en courant, insensibles aux turpitudes qui se passaient autour d'eux, se précipitaient vers les lignes des romains. Les mercenaires, pris d'une crainte superstitieuse à la vue des parements sacrés qu'ils arboraient, les avaient laissés passer et un décurion romain, sortant des rangs, était allé à leur rencontre pour les accueillir. Le rabbi eut le temps d'en reconnaître un : Mathias ben Ismaël, sadducéen, avec lequel il avait longuement débattu trois ans auparavant.

Il n'eut pas le temps de voir autre chose et fut contraint de se mettre à l'abri derrière son bouclier car avaient repris avec plus de violence le lancement des projectiles et les tentatives de pénétrer sur les ponts volants dans la forteresse.

Jonathan et Zacharie à ses côtés chargeaient et pointaient une petite catapulte dont ils s'étaient emparés après que ses deux servants aient été touchés. Ils manoeuvraient la machine, rapides et précis comme s'ils s'agissait d'un travail. Jacques, en rampant plié en deux pour éviter les cailloux qui pleuvaient sans cesse, portait d'une main en les serrant sur sa poitrine, les pierres à lancer. A chaque projectile qu'il faisait rouler aux pieds de ses deux compagnons, il hurlait haletant : « Et celui-là, c'est pour ma maison détruite ! Celui-là c'est pour mon frère que vous avez torturé ! »

Hanania, tout éclaboussé de sang, était à l'affût derrière une escarpe ; il attendait le moment où on appuyait une passerelle au mur et au lieu de le l'expédier en bas avec les soldats ennemis qui s'y étaient aventurés, il y montait lui aussi et allait à leur rencontre dans un équilibre précaire. Deux fois déjà, il était presque arrivé au bout d'un de ces ponts volants, repoussant par de violents coups de bouclier l'épée des ennemis, au fur et à mesure qu'ils surgissaient devant lui, et il les frappait avec sa sica.

Simon avec des cris d'encouragement et des avertissements aux jeunes combattants qui sans expérience, s'étaient mis spontanément sous ses ordres, essayait de mettre de l'ordre dans le secteur de la tour qui lui avait été confié. Il était en train de donner l'ordre à deux hommes de déplacer vers le centre les blessés qui étaient restés agrippés à une escarpe, quand un vieux soldat – un de ceux qui avant de rentrer en ville avait longuement combattu en Galilée – sortit d'un soupirail et, après l'avoir repéré au milieu de la fumée, se dirigea vers lui. « Descends avec ton Hanania ! » hurla-t-il péremptoire. On a besoin d'un véritable expert et d'un homme d'une audace insensée. C'est Jean qui en donne l'ordre ».

Au regard interrogatif de Simon il répondit seulement, déjà tourné pour se glisser en dessous : « Par la galerie ».

Il s'agissait d'une idée de Jean de Giscala, qui commandait la défense de la tour

En passant sous les fondations de l'Antonia, les combattants hébreux avaient creusé une galerie que, sur la base de calculs minutieux, on avait fait arriver jusqu'à la base de deux des quatre tours construites par les romains. On l'avait étayée avec des poutres et, le creusement terminé, bourrée de bois enduit de poix et de bitume. Quand tout fut prêt, le vétéran qui avait combattu à travers les routes et les villages de la Galilée, avec une autorité sévère, commença à donner des ordres.

« Toi, Simon dès qu'on ouvre la porte côté nord de la tour, dirige l'attaque... » Et il montra le groupe important de judéens déjà prêts alentour. « Il faut détruire le terre plein ici en face. Et toi, Hanania, courageux garçon, saute dehors à la tête de tout le monde et montre l'exemple ».

Il s'adressa ensuite au peloton chargé de la sortie : « Le sort de l'Antonia est entre vos mains, frères ! Si on détruit leurs œuvres, ils se décourageront et se retireront. Ils ne combattent que poussés par la terreur de leurs commandants et à cause d'une rapacité abjecte de pillards. Mais vous avez le regard du Béni sur vous. Montrez-vous dignes de Son intervention qui ne tardera pas à venir ».

« En avant ! ».

Après ce dernier cri d'exhortation, d'un geste de la main il donna l'ordre à un homme prêt, la mèche à la main, de mettre le feu aux matériaux inflammables dans la galerie. Puis il s'adressa aux deux hommes qui serraient déjà entre leurs doigts les grosses chaînes de la porte massive : « Entrouvrez un battant ! »

Au début, il ne sortit que de la fumée de la galerie. Puis on entendit crépiter et grésiller les pieux qui avaient pris feu. Par la porte, les judéens sortirent en sautant et en hurlant, et ils se ruèrent déterminés, qui une hache à la main, qui une torche, contre les poutres transversales qui soutenaient toute l'armature du terre plein. Devant tout le monde courait Hanania. Les auxiliaires romains se jetèrent en bas du terre-plein, vinrent à leur rencontre pour les affronter. On donna l'ordre à une cohorte entière d'accourir en renfort.

Simon se rendit sur la porte pour diriger vers les points les plus opportuns les combattants ; il assista à un spectacle incroyable et délirant. La voûte de la galerie qui n'était plus soutenue par les pieux brûlés par le feu, commençait à céder et elle s'écroula d'un seul coup au milieu du feu, entraînant dans sa ruine les deux tours. Les hautes constructions tanguèrent un peu, puis soudain, se couchèrent sur le flanc, s'écroulant à terre avec un grand fracas entraînant avec elles les soldats ennemis et les machines de guerre qu'à grande peine on avait hissées dessus. Les servants qui n'avaient pas été blessés ou tués dans l'écroulement, fuirent vers la palissade, essayant de se dégager des flammes qui depuis la galerie s'étaient transmises au bois des tours.

Les choses se passèrent de manière un peu différente dans l'attaque du terre-plein. Par vagues successives de dix soldats, Simon envoya dehors les jeunes combattants. Mais bien qu'ils se soient élancés avec une fureur désespérée, la cohorte romaine dont un légat avait pris carrément la tête, forma avec les auxiliaires, une ligne de défense compacte et ordonnée devant le terre plein menacé. En face de cette barrière de boucliers fermement serrés l'un contre l'autre, les judéens s'arrêtèrent indécis. Très braves dans le corps à corps, ils n'étaient pas préparés à affronter un alignement aussi discipliné. Deux ou trois des plus audacieux, essayant de pénétrer entre les lignes romaines, allèrent s'enfermer sur les glaives tendus avec une habileté d'expert. Un homme réussit à lancer une mèche contre une poutre du terre-plein mais sans grand résultat. Un autre se jeta contre un légionnaire en brandissant sa hache, réussit à le traîner par terre et fut immédiatement abattu. Mais le gros du détachement freina son élan et, après deux ou trois tentatives d'assaut, commença à reculer en désordre. En vain Hanania qui faisait tournoyer son épée, défiant un romain d'engager un duel avec lui, stimulait ses compagnons par des cris rageurs d'encouragement.

La contre-attaque commença. En rangs serrés, les kittim se lancèrent en avant, repoussant les judéens vers la porte. Dans l'assaut, leur alignement par besoin de sécurité excessive et trop d'assurance en sa force perdit son ordonnancement discipliné : les uns coururent plus en avant que les autres ; D'autres s'arrêtèrent pour finir le soldat hébreu qu'ils avaient devant eux. Presque submergés au début, les jeunes combattants judéens, tout en étant contraints de se replier, profitèrent de l'indiscipline inattendue de leurs ennemis et réussirent à engager à grands coups de hache contre les boucliers et de tranchants d'épée contre le glaive romain, des duels dont ils sortirent, pas toujours mais assez souvent victorieux. Mais ils tombaient en masse. Simon fit sortir des renforts.

Hanania qui ne voulait pas se résigner à revenir en arrière, s'attarda à combattre près du terre plein, il fut pris au milieu par trois vétérans de la cinquième légion et ne put plus faire grand-chose quand l'un des trois l'eut frappé de l'arrière sur la tête avec la garde de son glaive. Il tomba par terre sans connaissance et immédiatement un autre fut sur lui pour le finir. Mais un

décursion qui donnait des ordres à côté, avait vu la scène du coin de l'œil, cria aux trois hommes : « Faite-le prisonnier ! Faite-le prisonnier pour l'interroger ».

Les trois hommes s'arrêtèrent, abandonnant Hanania aux mains d'un auxiliaire qui se mit à le ligoter.

Entre temps le combat, malgré la résistance désespérée des judéens, s'était déplacé aux environs de la porte. Le légat, voyant la porte encore entre ouverte, espérant ardemment être le premier à mettre le pied dans l'Antonia, s'élança en avant, en criant aux siens de le suivre. Et il lui arriva le même sort qu'Hanania. Il fut frappé dans le dos et tomba sur le seuil sans que les siens puissent l'aider, car désormais les assiégés avaient fait un mur devant l'entrée.

Simon se pencha avec une extrême rapidité et, retenant un jeune qui, la sica à la main s'était jeté pour le finir, le tira à l'intérieur, en le traînant entre les pieds des combattants. Il hurla : « Ne le tuez pas ! » Et il retourna passer sa tête entre les battants. Au-delà de la cohue de la bataille avec un coup au cœur, il aperçut Hanania, les poignets liés, qui maintenant était entraîné par ceux qui l'avaient capturé sur le terre-plein. Il détourna tout de suite son regard pour observer le déroulement du combat et vit avec appréhension que les ennemis – il continuait à en descendre en grand nombre du terre-plein – étaient désormais en force derrière la porte. Alors la mort dans l'âme mais avec une détermination qui n'admettait pas de réplique, il donna l'ordre : « Fermez la porte » empêchant ainsi aux romains de pénétrer à l'intérieur mais en condamnant à une mort certaine les jeunes judéens qui étaient restés dehors.

Beaucoup de soldats qui étaient autour de lui – nombre d'entre eux étaient des amis ou des parents des soldats abandonnés à leur destin – le fixèrent avec haine et grondèrent à son encontre. Mais ils obéirent. Le légat romain encore tout paré de ses splendides vêtements – casque doré serré au menton par une sous-mentonnière de cuir travaillé, cuirasse argentée, jambières ouvragées, regardait depuis par terre ceux qui s'étaient emparés de lui en les défiant mais avec la crainte terrible d'être tué dans quelques instants. Il regarda fixement Simon en qui il avait reconnu le commandant en dépit de la tunique sale et déchirée qu'il portait et furieux, il lui cria d'une voix cassée : « Tue-moi, toi ! Ne me laisse pas aux mains de cette racaille ! »

Le rabbi secoua la tête : « Tu mériterais d'être tué ne serait-ce que pour ces malheureux innocents que vous avez crucifiés là-dehors. Mais nous t'épargnerons ».

Une idée lui était passée par la tête : « Enlevez-lui ses vêtements pompeux et attachez-le. Je l'emmène avec moi »

Il demanda ensuite : « Où est Jean ? ».

Et quand on lui eut répondu de toute part qu'on l'avait vu la dernière fois sur la place du Temple, il donna l'ordre au plus âgé des siens de prendre le commandement, prit avec lui le prisonnier et un soldat d'escorte et s'achemina vers le Temple.

Dès qu'il eut franchi le pont qui reliait l'Antonia à la Cour des Gentils, il aperçut Jean qui un peu à l'écart de la foule, le visage inquiet, consultait deux prêtres. Il s'approcha et tous les trois levèrent les yeux d'abord sur le légat et puis sur lui.

« Comment ça va, Simon ? J'ai vu les deux tours en flammes mais après j'ai dû courir ici ».

« Les tours se sont écroulées. Mais on n'a même pas pu s'approcher du terre-plein. Ils nous ont repoussés ».

« Et lui ? » demanda Jean en montrant le prisonnier, vêtu d'une petite tunique légère et tout maigrichon.

« Nos jeunes l'ont pris. C'est le légat qui commandait l'attaque à la porte ».

« Bien. On le fait égorger tout de suite ». Et il se tourna pour faire un signe à un des soldats de son escorte. « Non, Jean » l'arrêta d'un geste décidé Simon. Il savait qu'il pouvait s'adresser avec autorité au commandant de la défense du Temple qui avait toujours éprouvé une crainte respectueuse envers les rabbis. « On l'épargne. Je veux l'échanger contre Hanania qui est tombé entre leurs mains »

« Et qui prendra le risque d'aller traiter avec ces gens là. Ils ne tiennent jamais leur parole ».

« J'y vais moi, je parle grec », répondit promptement Simon.

« Et allez donc ! Peut-être qu'il comprend aussi le latin » commenta, railleur, un homme aux mains noueuses qui, vu son air obtus, devait être un am-a-harez.

« Eh, oui. Je comprends aussi un peu le latin, frère ! Et ce n'est pas avec l'ignorance que nous pouvons battre les kittim : La sagesse enrichit plus que l'action ? Rappelle-le toi ».

L'am-a-harez, confus, marmonna quelque chose et se retira à l'écart.

« D'accord. Si tu en as le courage » coupa court Jean qui ensuite se tourna vers les deux prêtres avec une expression où incertitude et désespoir se mêlaient et s'opposaient.

Pendant ce temps là, le fracas de la bataille qui n'avait pas cessé un instant, sembla augmenter d'intensité et se rapprocher. De l'intérieur même de l'Antonia s'éleva une explosion de cris forcenés : dans le bruit confus on distinguait des hurlements terribles de triomphe, des cris de rage, des appels excités.

Un soldat se précipita sur le pont.

« Ils sont entrés dans l'Antonia ! Pressez-vous ! »

Il était arrivé que du terre plein resté finalement intact, les romains avaient réussi à lancer une passerelle vers une des grandes meurtrières de la tour et à la tenir fermement ancrée au parapet jusqu'à ce qu'un gigantesque soldat thrace l'eut parcourue toute entière et se soit lancé à l'intérieur. Il suffit d'un instant d'hésitation des dix judéens, jeunes et inexpérimentés qu'on avait imprudemment laissés seuls à sa défense pour qu'une multitude de légionnaires

suivent le premier. Pendant que l'alarme se diffusait à travers toute l'Antonia, ce fut toute une course de soldats d'un étage à un autre dans une grande confusion d'ordres ; d'autres passerelles, des troncs et des ponts furent lancés et par vagues de plus en plus soutenues les romains se répandirent dans la forteresse, abattant et tuant tous ceux qui venaient à leur rencontre.

Jean arriva à la tête des siens, il n'y avait plus rien à faire. D'étages en étages, les ennemis supérieurs en nombre descendaient maintenant vers le bas, la résistance faiblissait d'instant en instant et se réduisait à des duels désespérés. Un groupe de défenseurs en fuite, talonnés de près, démoralisés et terrorisés, attaqua les nouveaux arrivants. Simon s'avança quand les premiers romains, le glaive à la main se précipitèrent en bas de la dernière rampe d'escalier et essaya de les arrêter. Mais les hommes en déroute ne comprenaient plus qu'une seule chose : se mettre en sécurité.

Jean prit une décision avec une extrême rapidité : « Tout le monde dehors ! Fermons la porte et coupons le pont ! On se défendra sur les murs du Temple ».

Pendant que plusieurs hommes courageux, reculant en ordre – et parmi ceux-ci on distinguait Jonathan et Jacques – freinaient l'élan des kittim, les judéens se retirèrent avec un peu plus de discipline jusqu'au pont que d'autres étaient entrain de démolir avec frénésie. On commença en hâte à fermer la grande porte. Quand le dernier des judéens se fut mis en sécurité, les battants claquèrent à la figure des romains.

Heureusement et grâce à l'initiative d'un défenseur avisé qui avait mis le feu en se retirant de la terrasse, les flammes commencèrent à embraser en crépitant l'Antonia toute entière. Après l'éroulement du pont, déjà endommagé par l'âpre bataille de deux années auparavant, qui reliait la tour au Temple, la victoire des romains se réduisit pour le moment à peu de chose. Ils n'eurent en main qu'une tour en flammes et les judéens organisaient déjà une ligne de défense sur les murs et sur les portiques extérieurs qui faisait du Temple une forteresse difficilement expugnable.

La grande foule des judéens qui se pressait, compacte et bruyante dans la cour, avait suivi avec anxiété le déroulement de la bataille. Un long soupir de soulagement quand le pont s'écroula et que les kittim abhorrés furent tenus loin, se transmit comme une vague depuis ceux qui étaient les plus proches du combat aux plus éloignés, amassés aux alentours de la porte de Nicanor et de la porte Dorée.

Mais un autre malheur s'abattit ce jour là sur les israélites.

Jean, qui était venu rapidement au centre de la cour, reprit une vive discussion avec un petit groupe de prêtres et Simon, qui n'était pas au courant de ce qui allait arriver, l'entendit dire d'une voix sombre : « Il n'y a rien d'autre à faire. Allez le dire au peuple. Nous n'avons plus de bêtes... ».

Deux prêtres – l'un était un pauvre prêtre de campagne, l'autre appartenait à l'aristocratie sacerdotale de Jérusalem – fendirent la foule et montèrent à

l'atrium qui leur était réservé. Arrivés là, ils se tournèrent vers la foule en contre bas, levèrent les bras pour obtenir le silence et quand le bruit de voix confus se fut réduit en un murmure indistinct, presque ensemble, d'une voix brisée, ils commencèrent à crier pour que tout le monde les entende.

« Le sacrifice quotidien est suspendu ! » « Aujourd'hui il n'y aura pas de sacrifice ! »

Après de nombreux siècles, pour la première fois ce jour là, la victime offerte à l'Unique sur l'autel pour rendre Sa bienveillance favorable envers Son peuple et comme don expiatoire pour les péchés d'Israël, n'était pas sacrifiée.

Un long murmure se répandit de l'Atrium des israélites à la Cour des Gentils, incrédule d'abord puis désespéré. On vit des gens se jeter face contre terre en gémissant. D'autres, embrassant ceux qui étaient près d'eux, sanglotaient.

Simon était resté pétrifié près de Jean et quand ses yeux cherchèrent Jonathan, ils le virent faire une gémulation, le visage tourné vers le ciel.

« Le Béni n'habite plus ici ! Notre pacte avec lui est rompu. Dans le désert ! Il faut retourner dans le désert ! ».

Partout s'élevaient des cris de désespoir et des prières déchirantes.